

Bernard Tirtiaux

LE PASSEUR DE LUMIÈRE

NIVARD DE CHASSEPIERRE
MAÎTRE VERRIER



Denoël

Extrait de la publication

LE PASSEUR DE LUMIÈRE

Bernard Tirtiaux
**LE PASSEUR
DE LUMIÈRE**

**NIVARD DE CHASSEPIERRE
MAÎTRE VERRIER**

Denoël

roman

*En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

**© by Éditions Denoël, 1993
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris
ISBN 2.24019.3
B 24019.2**

*Merci à Pascale, Henri Géry Hers,
Geneviève Mertens pour leur aide précieuse
et appréciée.*

«Nous sommes des nains montés sur les
épaules des géants.»

BERNARD, MAÎTRE À L'ÉCOLE DE CHARTRES
XII^e SIÈCLE

Prologue

Vieille mémoire me revient des pays infidèles.

J'ai en moi des lambeaux de souvenance faits d'enfants de misère, de coups d'épée, de chemins ne menant nulle part. Il y a des os poudreux essaimés sur ma route. A la pointe de mon rêve, on fourbit les armes et les étalons sauvages frappent des sabots.

Je me retourne dans mon sommeil et je t'effleure femme aimée et le songe m'enveloppe comme une soierie filée dans les écheveaux de la nuit. Un ondoisement d'ébène frôle mon corps. Elle est trop belle pour être charnelle. Subtile, elle glisse entre mes mains. Luisante, elle me tenaille le ventre. Versera-t-elle un jour une caresse d'eau sur mon visage durci comme une terre aride? Trop belle, elle me tenaille le ventre. J'embrasse en vain son ombre diffuse. A tâtons, mes bras enlacent ses fantômes. Mes bras sont bleus d'avoir cueilli du bleu pour mes arbres de lumière. Et je dérive dans un fleuve d'or, de sable et de natron. Çà et là, entachant l'onde, surnagent les cadavres boursouflés des hommes que j'ai tués. Ils dérivent hideusement avant de se démembrer dans les brumes tour à tour épaisses ou légères.

Il est un animal sur l'autre rivage. Je l'épie, il m'épie. J'avance d'un pas, il fait de même. Il suit le cours d'eau à mon rythme mais quand je suis trop près, il se dérobe. J'ai beau ruser, m'engager loin sur un gué, il se dérobe encore. Un jour il

sort du flou, ce peut être un poulain car j'entrevois une crinière folle en bannière sur une très longue tête. Je devine sa croupe mais rien de ses pattes ni de son sexe. A-t-il balzanes? Est-ce un étalon, une jument? Fugace, il se dérobe. Patiemment, je l'apprivoise. Promènera-t-il son museau aux confins de mon haleine? Imperceptiblement, il sort du vague, il se campe devant moi tout en raideur et frémissement. Sa tête m'apparaît familière avec ses yeux morts et vitreux de méduse.

Je m'enfonce dans ces yeux-là jusqu'à la source abîmée des larmes, jusqu'à la source des cécités qui gangrènent nos éblouissements...

Chapitre 1

En l'an de grâce onze cent treize, dans le mien pays de Meuse, le lieu dit de la « tour de Modave » fut le théâtre d'un duel à mort entre Nivard de Chassepierre, alors adolescent, et le redouté seigneur de Barvaux, un croisé de la première heure. Au terme de l'assaut final, il n'émergea longtemps des hautes herbes de la clairière que le pommeau d'une épée plantée telle une croix dans les chairs terreuses et ensanglantées du chevalier. Le colosse était maté.

Etendu sur le dos à côté de l'homme qu'il a tué, Nivard se laisse regagner par la vie : un insecte sur la peau, une brise fraîche dans ses vêtements trempés de sueur, une senteur d'humus et de jeunes pousses. Puis, d'un sursaut, le voilà qui tourne sur le flanc, ramasse sa dague et se hisse sur les genoux pour apprécier son œuvre. Son regard est sombre, reflétant le ciel gris comme flaque en novembre, de fluides mèches blondes irriguent un visage maculé de boue. Son corps, charpenté de bois vert, ramasse des épaules carrées comme joug.

– Dieu a jugé! marmonne l'ange guerrier en se relevant.

Mais la victoire est amère et quand il s'avance pour se ressaisir de l'outil de mort, l'épée à deux tranchants héritée de Thibaut, son père, le justicier de seize ans lutte contre un sanglot intérieur qu'il se force à contenir.

– Il fallait qu'il meure! rumine-t-il dans un souffle étranglé. Il le fallait.

Sans égard pour le gisant, le garçon dégage son épée. Il la nettoie au bリアud du mort avec une application lente d'artisan consciencieux et la remet au fourreau. La lame est profondément émoussée par endroits. Il lui faudra la rebattre, la repasser au feu dès son retour.

Loin de fuir le lieu du combat, Nivard s'absorbe longuement dans d'inutiles manipulations, offre sa sollicitude aux chevaux comme si ce vain cérémonial pouvait l'aider à ravalier le chagrin qui s'épaissit en lui, tourmente ses traits, appelle dans ses turbulences une profonde souffrance accrochée bec et ongles au ventre de sa jeune vie, une intarissable peine d'enfance.

– Qu'il pourrisse là où je l'ai frappé, dit-il enfin en se détournant brusquement et, tout le long du chemin le ramenant à Huy, reviennent ces mêmes mots sans cesse remâchés : « Il le fallait... il le fallait... »

En butte au désarroi, le cavalier s'engouffre dans l'opacité naissante d'une nuit sans astres.

A Huy, dans le quartier des orfèvres, l'atelier de maître François est le dernier qui s'obstine à entretenir à cette heure tardive la lumière chancelante d'une lampe à huile. Le vieil orfèvre attend avec anxiété le retour de son apprenti parti en début de semaine au moulin de Stavelot pour livrer à l'abbé Wibald sa précieuse commande. Que n'a-t-il forcé l'intrépide garçon à s'entourer d'une escorte pour traverser les ténébreuses forêts d'Ardenne!

Attablé près d'une meurtrière, ses maigres mains jointes à hauteur des lèvres, maître François écoute, les yeux clos, la respiration calme de la nuit dans l'espoir de surprendre le pas familier de cet être aimé que le hasard de l'existence a greffé à son cœur comme un sarment neuf sur un cep rabougri et tors.

– Nivard, reviens-moi, semble murmurer le brave homme, sous la broussaille serrée d'une barbe grise comblant généreusement des joues trop creuses et adoucissant de ses touffes frisées un visage enchevêtré de rides.

Dans cet antre d'orfèvre, encombré et silencieux, les outils en savent long sur les fugues, les prodiges et les facéties de Nivard. Leurs ombres difformes et vacillantes taquinent la mémoire du vieil artisan et l'entraînent dans les méandres de ses souvenirs.

– Quatre ans déjà, marmonne maître François en décomptant les saisons sur le bout de ses phalanges.

Le temps a charrié ses alluvions d'heures et de tourments depuis ce jour du mois de mai 1109 où Blanche de Chassepierre se présenta à l'atelier, accompagnée de ses deux garçons. Elle était jeune et gracieuse. Elle avait une démarche souple d'une exquise légèreté. Un châle ombrait son visage et masquait ses traits. L'artisan la reconnut lorsque l'étoffe de laine, en glissant, dévoila des cheveux d'une lumineuse blondeur.

Beauté lointaine, intimidante, Blanche de Chassepierre avait le charme de ces êtres fragiles que l'on regarde à la dérobée de peur de briser les fils de glace qui les relient au monde des anges. Irréelle, diaphane, délicate comme une aile de papillon, on ne distinguait pas chez elle ce qui était douceur ou douleur, ce qui était tendresse ou détresse. Elle parlait d'une voix minuscule, d'une voix blanche.

– Ce sont vos qualités d'orfèvre qui m'amènent ici, dit-elle. Je voudrais vous confier mon fils aîné... Je paierai ce qu'il faudra pour son apprentissage...

La requête de la dame provoqua chez maître François un soupir d'impuissance, presque un rire

– Regardez-moi, madame, j'ai mil ans. Mes mains tremblent, mes yeux sont fatigués. Si vous me trouvez encore à l'ouvrage aujourd'hui, c'est qu'il me faut boucler mes dernières commandes. A l'automne, c'est décidé, je ferme boutique.

– Nivard pourrait vous aider à terminer vos travaux en cours, il est très adroit. Même s'il ne reste que quelques semaines à vos côtés, ce sera autant qu'il découvrira.

La châtelaine insistait, et en présence de cette voix retenue, ajustée au pavillon de sa seule oreille, le vieil artisan se sentit captif d'un chant de sirène.

– Mon atelier en vaut un autre, madame. Il y a d'excellents artisans à Huy, votre fils apprendra le métier aussi bien ailleurs.

Blanche de Chassepierre dégagea alors son poignet, exhibant un bracelet d'argent ensemencé de saphirs.

– Je m'obstine à cause de ce bijou. Vous l'avez monté pour moi à la demande de mon mari il y a quelques années. Vous le reconnaissez?

– Je serais incapable aujourd'hui de rechausser une seule de ces pierres, dit-il et, arborant un sourire désenchanté, il poursuivit : Je suis juste bon à lustrer des patènes.

– Alors il me faudra revenir? Un jour n'est pas l'autre, n'est-ce pas? risqua la châtelaine avec une timidité navrante.

S'entourant de ses fils comme d'un bouclier, elle remonta son châle et quitta l'atelier.

Pauvre châtelaine! Dans cette petite ville où tout le monde connaissait tout le monde et mettait son point d'honneur à être informé de tout, la déchéance de Blanche de Chassepierre était notoire et abreuvait les ragoteurs hutois d'un délectable et néanmoins tragique sujet de conversation.

Elle n'était plus fière, la femme de Thibaut de Chassepierre. A jouer les redresseurs, le malheureux chevalier devait mourir comme un chien du côté de la Palestine, laissant sa famille à la merci de toutes les convoitises. Pas fière, la femme du croisé, voilà ce que disait le petit peuple.

Mystère que l'abandon du château de Chassepierre par la maîtresse du lieu. Autre sujet de commérages que son établissement inopiné à Huy avec ses deux fils. Personne ne sut jamais ce qui s'était réellement passé. Certains racontèrent que la châtelaine fut chassée de son fief par les demi-frères de Thibaut, montés contre elle par une marâtre cupide qui brigua le domaine et les immenses forêts avoisinantes. D'autres, moins tendres, prétendirent que la jeune femme céda à un amour cou-

pable, salissant la mémoire et l'honneur de son preux époux, et qu'elle fut honnie pour avoir, par sa conduite, traîné dans la boue le nom prestigieux des Chassepierre. Allez savoir le vrai!

Rendue à Huy, dont elle connaissait la charte et où son oncle était prébendier de l'église Notre-Dame, la châtelaine en disgrâce eut recours à l'hospitalité des béguines. Plus tard, elle s'établit avec ses enfants dans une modeste maison de bois du quartier des foulons. Elle était alors bien décidée à reprendre le dessus, à surmonter cette épreuve en mettant à profit ses talents. Hélas, ses bonnes résolutions chancelèrent une à une lorsqu'elle se rendit compte que le chant, la fine broderie, le dessin et autres divertissements auxquels elle s'adonnait depuis l'enfance n'étaient pas de nature à lui porter secours et qu'il lui fallait chercher ailleurs ses moyens de subsistance. Elle passa alors de petits métiers en humbles besognes sans jamais s'y astreindre véritablement, à se demander par quel stratagème elle parvint toujours à nouer les deux bouts et par quel tour de passe-passe elle put rémunérer les services des meilleurs précepteurs de la ville pour assurer à ses fils une formation solide et une bonne connaissance du latin. Pour élucider ce point trouble, les mauvaises langues eurent vite fait de répandre le bruit que la châtelaine Blanche entachait sans vergogne sa vertu de veuve pour ne pas faillir à ses devoirs de mère. Il se trouva même une pécore mi-accoucheuse, mi-faiseuse d'anges qui, pour pimenter la rumeur, clama un jour à la cantonade que « l'oisie Blanche » avait eu recours à ses services...

Maître François frissonne : le bâtiment est humide. D'un revers de manche il chasse la goutte qui lui pend au nez comme il se débarrasse d'un ragot écoeurant. Dehors, la nuit doit être fraîche pour le voyageur. Dans le flou de l'atelier, le vieil homme se rappelle les deux frères. Etrangement, c'est Guillaume qu'il revoit d'abord : poil châtain en broussaille, bonne petite tête tout en finesse et en féminité, des yeux marron presque noirs et un sourire ravageur taillé pour aguicher son

monde. L'apparition du garçon est fugace, elle s'efface aussitôt au profit d'une autre image cernant l'aîné, le taiseux, le petit bonhomme buté de treize ans si cher à son cœur, qui resta en retrait tout le temps de la visite, probablement intimidé par cet endroit de métamorphose de la matière et peut-être aussi par l'orfèvre-magicien du lieu.

Quel enfant déconcertant ! Il dévorait les établis des yeux comme s'ils étaient recouverts de mets succulents. Il savourait l'or et l'argent dans la pénombre, il engloutissait des pupilles les outils aux manches luisants, les réchauds sur les tables, les potiquets en pagaille. Il jouissait d'une secrète délectation du toucher, d'une gourmandise du voir et du saisir.

Maître François fut d'abord accroché par sa chevelure, parce qu'elle était du même blond que Blanche de Chassepierre, à croire que les cheveux de sa mère avaient débordé sur lui comme une caresse. Il s'attacha ensuite à ses traits, qui ne rappelaient que lointainement les traits harmonieux et fins de la dame. Le garçon était taillé de bois brut, son visage large exhalait force et détermination, et malgré son jeune âge se devinait l'être indomptable et fier qu'il promettait d'être. Son regard fascinait, il était d'une intensité rare, d'une fixité inaccoutumée. Il incendiait ses orbites, transperçait les choses et les gens comme un glaive de feu. On aurait dit qu'une âme ancienne l'habitait, une âme éprouvée par le temps, comme sont les âmes des arbres centenaires sous lesquels les princes rendent justice.

Après le départ des Chassepierre, maître François avait ressenti un malaise, voire un vide. Il s'en voulait d'avoir opposé à la veuve un refus autant qu'il appréhendait une nouvelle offensive. Nuits sans sommeil et journées moroses l'accablèrent un temps puis son activité l'aida à reprendre le dessus.

Deux semaines plus tard, alors qu'il se croyait quitte de ses visiteurs, on frappa à la porte. Ce fut vieux Louis, un ancien ouvrier à la dévotion de l'orfèvre, qui s'acquitta du rôle de portier. Une expédition en soi. Le temps d'aller jusqu'au verrou, n'importe qui aurait fait plusieurs fois le tour de la pièce, voire même du pâté de maisons. Sur le seuil, l'enfant blond l'aborda sans détour.

– Maître François est-il là?

Acquiescement surpris du vieillard :

– Il est au bout, près de la forge.

Nivard n'attendit pas la fin traînante de la réponse pour plonger dans la pénombre de l'atelier. Sans comprendre ce qui lui arrivait, maître François se trouva lesté d'un morceau de bois travaillé. Il regarda l'objet. Intrigué, il gagna une meurtrière toute proche pour y mieux voir. Il tenait en main un cheval taillé dans un morceau de poirier et incrusté de tout petits éclats de pierre. L'artisan, impressionné par la finesse du travail, inspecta la figurine sous tous ses angles

– Pas mal, pas mal! s'exclama-t-il.

Dans la lumière, le regard de l'enfant triomphait, tandis que vieux Louis arrivait péniblement, essoufflé par sa course.

– Qu'est-ce que tu en penses? lança l'orfèvre à son compagnon.

Entre deux respirations et une toux, l'interpellé laissa échapper quelque chose comme « Bel ouvrage! ». S'ensuivit un silence. Maître François se tourna alors vers Nivard.

– Demain, je t'attends demain.

Une fois la porte refermée sur l'enfant, l'artisan s'affala sur son banc. Qu'est-ce qui lui avait pris d'engager ce gamin de treize ans à l'heure où il n'aspirait qu'à terminer les commandes en cours et à remettre son atelier? Le vieil homme était fatigué, il avait perdu jusqu'au goût de vivre depuis que sa famille s'était démantelée, le laissant seul dans l'existence et sans but.

– Je suis un imbécile, marmonna-t-il.

Et son compare de le tranquilliser à grand renfort d'arguments en alléguant que le métier était ardu et en avait découragé plus d'un, qu'il s'agissait là d'un garnement n'ayant aucun antécédent dans cette discipline et dont la flamme serait passagère.

– Une famille de têtes brûlées, juste bonnes à fourbir des armes, ajouta-t-il pour clore le chapitre.

Vieux Louis avait manqué une occasion de se taire. Nivard fut là le lendemain et les jours qui suivirent. C'était un acharné, un de ces chiens à sanglier qui, lorsqu'ils mordent, ne lâchent plus prise. Il se confiait plus à la matière qu'aux personnes vis-à-vis desquelles il manifestait une indéfectible méfiance. Maître François mit longtemps à l'appriivoiser et plus longtemps encore à le déchiffrer, si tant est qu'il ait vu clair un jour dans la nature secrète de son apprenti.

Avec le temps, l'orfèvre devait se retrouver en Nivard, comme s'ils avaient été liés l'un à l'autre depuis toujours par la filiation du regard, comme si la source pure dont ils avaient été abreuvés tous les deux était l'incandescente lumière qui donne naissance aux choses. Avec le temps, il se mit à aimer comme un fils cet enfant ombrageux, imprévisible et sauvage, d'un autre sang que le sien. A l'automne, l'atelier moribond renaissait de ses cendres et maître François avait dix ans de moins. Nivard était devenu toute sa vie. L'enfant était inventif, infatigable, tellement turbulent que, dans les années qui suivirent son arrivée, le vieil homme n'eut plus le loisir de s'apitoyer sur son sort ni de préparer ses vieux jours. Un matin, il retrouvait le garçon endormi à même la terre entre deux établis, le lendemain quelque part sous un pont avec les gamins de rue. Quand flambaient les fours pour la fonte des cloches de Saint-Jacques-au-Tilleul, Nivard était dans le coup. Quand Renier de Huy embauchait du monde pour alimenter ses feux d'enfer, le jeune apprenti disparaissait de l'atelier comme par enchantement.

— Il n'est pas un feu du comté où il n'aille se roussir la carne, se lamentait maître François... Je ne ferai pas un sou vaillant de ce garçon... Je vais rendre ce garnement à sa mère.

Et lorsque Nivard réapparaissait, crasseux comme le péché, le sourcil et le poil ravagés par les flammes, couvert de méchantes brûlures aux bras et au visage, le vieil orfèvre était bouleversé, sanglotant, et c'est dans la panique qu'il bousculait le monde des macrales et des rebouteux pour qu'on lui rapporte pommades et compresses.

Un hennissement arrache maître François à ses souvenirs. Dans une écurie toute proche, un piétinement de sabots aiguillonne sa vigilance. Des chevaux, dérangés par une présence importune, renâclent et donnent de la croupe sur les cloisons de bois. A peine audibles, des pieds emmitouflés s'élient sur la terre damée de la ruelle. Deux coups mats et espacés sur la lourde porte puis, dans un jeu d'ombre et de lumière, l'apparition dans l'atelier de vieux Louis, appelé familièrement Têtard en raison de ses yeux globuleux et de son regard glauque. Son attachement à l'orfèvre dépasse le demi-siècle. Indissociable du paysage quotidien de maître François, il est aussi implanté dans l'édifice que la pierre du seuil. Vieux Louis est en quelque sorte la mémoire du lieu, celle des bons et des mauvais jours, celle des joies et des déchirements.

– Tu devrais te coucher, François, il est tard. Nivard ne rentrera plus à cette heure.

La voix est sans timbre et s'écoule épaisse comme glu. Sans attendre la réponse de son compagnon, Têtard se laisse happer par un tabouret, histoire de reprendre son souffle avant de regagner son gîte et sa couche tiède.

La flamme suffocante de la lampe retrouve sa fluidité douce entre les deux veilleurs rongés d'inquiétude.

Vieux Louis croule de fatigue : un amoncellement indistinct de chairs apathiques agité de chaotiques ronflements. Maître François soupire. Que de veilles et d'angoisses il a endurées depuis l'arrivée de Nivard dans son univers finissant d'orfèvre. Quel enfant terrible s'est imposé sur sa route à l'heure où il se préparait à couler des jours heureux.

Le vieil orfèvre devient morose avec l'âge, alors que peu d'artisans de son métier peuvent se glorifier d'avoir eu aussi éblouissante carrière. Il n'est pas une église à vingt lieues à la ronde qui ne compte dans ses trésors un calice ou encore quelque burette de sa fabrication. Jusqu'il y a peu de temps encore, les abbayes se l'arrachaient, les hautes personnalités ne juraient que par lui.

Si maître François tient sa réputation de son savoir-faire, son prestige lui vient du long séjour qu'il passa en Orient dans sa jeunesse. Il rapporta de ce voyage quelques précieux raffinements de métier, qu'il eut toujours la détestable habitude d'enrober d'un halo de mystère quand ce n'était pas de petits mensonges. Ainsi préféra-t-il toujours associer ces happelourdes achetées à la douzaine sur le marché de Macquenoise à quelque princesse sultane ou encore à quelque pirate des mers d'Afrique, plutôt que d'en avouer la banale provenance. Maître François chérissait plus que tout les pierres et les verroteries. Il les sertissait avec art et amour dans ses ouvrages aux fins de leur donner davantage de rutilance et d'éclat. Quand il sortait de sa cachette son trésor de pâtes de verre et de bijoux de pacotille, il prenait mille précautions, adoptait le ton de la confiance et regardait de tous côtés pour s'assurer qu'aucune présence indiscreète ne surprît sa manœuvre.

Ce trésor de maître François fascinait Nivard. Pour le petit homme, chaque cabochon avait une histoire fabuleuse et des vertus magiques. Certains éveillaient le printemps, d'autres portaient la fête, la moisson, la rivière. Au premier mois de son apprentissage, l'enfant avala un verre grossissant qui devait le faire grandir. L'effet fut miraculeux. Fort de cette expérience, il demanda à l'orfèvre la permission d'emporter chez lui une perle bleue pour sa mère, qui avait besoin d'être consolée...

– Les gens ont été odieux avec elle, rabâche maître François à son compagnon.

– De qui parles-tu? demande Têtard.

– De la châtelaine!

– C'est la vie! grommelle vieux Louis laconiquement, soucieux de ne pas mettre en péril l'état de somnolence qui l'emmitonne de sa volupté.

Il ajoute néanmoins dans un sursaut de conscience :

– Mais toi, François, tu n'as rien à te reprocher, tu as été bon jusqu'au bout.

**"La lumière est diffuse",
dit Rosal de Sainte-Croix au jeune
Nivard de Chassepierre.**

**"Elle est fugace, changeante,
capricieuse. Elle a toutes les ruses.
Jamais tu ne seras satisfait de ton
ouvrage, si beau soit-il. Jamais tu
n'auras assez de couleurs dans
tes casiers pour donner vie à un vitrail
comme tu le souhaites. Jamais tu
n'auras la certitude de colorer juste
comme on chante juste. Qu'importe !
Tes pas partent du feu et tu dois
atteindre le feu, devenir un Maître
en ton art, l'artisan accompli
du grand œuvre, l'Adepté."**


**Nivard ne crut pas le chevalier.
Il avait tort. Animé par une passion
presque charnelle pour le verre et
ses sortilèges, obligé d'aller jusqu'en
Orient pour compléter sa palette
de couleurs, ses vitraux orneront
bientôt toutes les plus grandes
cathédrales d'Europe. La quête
déchirée de ce "passeur de lumière"
sera alors celle d'un artisan sublime
placé en funambule entre
le ciel et l'ombre...**

**Bernard Tirtiaux est
né à Fleurus, en 1951.
Homme de théâtre, maître
verrier depuis l'âge
de dix-huit ans, il signe ici
son premier roman
historique. Sa ferveur,
l'amour de son art, font
qu'après avoir achevé
Le Passeur de lumière, l'on
ne regardera plus jamais
un vitrail de la même façon...**

Illustration de couverture :

XV^e siècle, France.
Dioscurides, *Tractatus de Herbis*.
Souffleurs de verre.
Bibliothèque Estense, Modène.
© GIRAUDON



B 24019.2 
ISBN 2.207.24019.3